

Chapitre 1

Chapitre 1

Sujet de dissertation: Comment être heureux, si rien ne dure?

Analyse des termes

L'analyse du sujet "Comment être heureux, si rien ne dure ?" révèle plusieurs notions clés. Le terme "si" (dans le sens de "alors que") introduit une concession et implique une opposition fondamentale entre "être heureux" et le fait que "rien ne dure".

- **"Rien ne dure"** : Cette expression renvoie à l'idée que tout a une fin et nous plonge dans la notion du **Temps**. Le sujet sous-entend que le temps, par son caractère éphémère, pourrait être un obstacle au bonheur. La vie mène inévitablement à la mort, et même les relations humaines sont soumises à ce principe de finitude.
- **"Heureux"** : Ce terme nous dirige vers la notion de **Bonheur**. Le bonheur est souvent perçu comme quelque chose de propre à chacun, de subjectif et, paradoxalement, lui aussi peut être considéré comme éphémère.

Cette opposition mène à une **contradiction**. D'un côté, le temps peut sembler être un allié du bonheur, comme lorsqu'il permet de cicatriser la blessure d'un deuil. De l'autre, parce qu'il impose une fin à toute chose, notamment à travers la mort, il apparaît comme l'ennemi du bonheur.

Pour approfondir, il faut analyser la nature même du bonheur. Si le bonheur dépend du plaisir, il est alors subjectif. Deux perspectives s'opposent :

1. **Le lien avec le plaisir** : Le bonheur semble dériver principalement du plaisir, mais pas uniquement. Le plaisir serait une condition nécessaire du bonheur, mais pas une condition suffisante.
2. **L'étymologie** : Le mot "bonheur" vient de "bon" (favorable) et "heur" (du latin *augurium* : chance, augure, fortune). Selon cette origine, le bonheur ne

dépendrait absolument pas de nous, mais de simples conditions extérieures et indépendantes de notre volonté.

Ainsi, si le plaisir mène au bonheur, l'inverse n'est pas toujours vrai : on peut atteindre le bonheur par d'autres voies que le simple plaisir.

Problématique

La question "Comment être heureux si rien ne dure ?" peut donc être problématisée à travers deux réponses opposées :

- **Réponse 1 (négative) :**
 - *Prémisse 1* : Le bonheur est un état durable qui dérive du plaisir.
 - *Prémisse 2* : Or, rien ne dure, tout a une fin.
 - *Conclusion* : Donc, il est difficile, voire impossible, d'atteindre le bonheur.
- **Réponse 2 (positive) :**
 - *Prémisse 1* : Le bonheur est un état durable, mais il ne découle pas uniquement du plaisir.
 - *Prémisse 2* : "Rien ne dure" signifie aussi que "tout change".
 - *Conclusion* : Donc, il est possible d'être heureux malgré le changement, car le bonheur dépend de nous.

Il convient donc de se demander si, étant donné que le bonheur dérive du plaisir et qu'il est un état durable, nous pouvons difficilement l'atteindre car tout a une fin, ou bien s'il est possible d'être heureux malgré le fait que tout change car le bonheur dépend de nous.



I) Le bonheur, qui est un état de satisfaction complète, dépend du temps qui passe. Le temps est donc un obstacle au bonheur qui provient majoritairement du plaisir.

a) Nous sommes tous pris dans un temps irréversible

☞ "Le voyageur revient à son point de départ, mais il a vieilli entre-temps ! (...) S'il s'était agi d'un simple voyage dans l'espace, Ulysse n'aurait pas été déçu; l'irréversible, ce n'est pas l'exilé qui a quitté la terre natale : l'irréversible, c'est l'exilé qui quitte cette terre natale. Il y a vingt ans. L'exilé voudrait retrouver son seulement le lieu natal, mais le jeune homme qu'il était lui-même autrefois quand il l'habitait. (...) Ulysse est maintenant un autre Ulysse, qui retrouve une autre Pénélope... et Ithaque aussi est une autre île, à la même place, mais non pas à la même date : c'est une patrie d'un autre temps. L'exilé courait à la recherche de lui-même à la poursuite de sa propre image et de sa propre jeunesse et il ne se retrouve pas. Et l'exilé courait aussi à la recherche de sa patrie, et maintenant qu'elle est retrouvée il ne la reconnaît plus. Ulysse, Pénélope, Ithaque : chaque être, à chaque instant, devient par altération un autre que lui-même, et un autre que cet autre. Infini est l'attente de tout être, universel le flux insaisissable de la temporalité (...). Ulysse comme le fils prodigue revient à la maison, transformé par les aventures, mûri par les épreuves et enrichi par l'expérience d'un long voyage (...) Mais à un autre point de vue le voyageur revient appauvri, ayant laissé sur son chemin ce que nulle force au monde ne peut lui rendre : la jeunesse, les années perdues, les printemps perdus, les rencontres sans lendemain et toutes les premières-dernières fois perdues dont notre route est semée."

Jankélévitch, *L'irréversibilité et la nostalgie*

Ce texte met en lumière une distinction cruciale entre le voyage dans l'espace et le voyage dans le temps, soulignant ainsi l'irréversibilité du temps. Le problème temporel ne peut être résolu par un simple retour spatial. Dans le voyage spatial, le retour annule l'aller. Néanmoins, pour le voyage temporel, on ne voyage que vers l'avenir.

Tout est pris dans le temps, on ne peut pas se soustraire au temps. Le temps passe dès lors que j'existe, le temps est un aspect nécessaire de l'existence. Ainsi, dès lors que le malheur provient de notre existence temporelle, il y en aura toujours.

b) Pour être heureux il faut donc chercher à maximiser ses plaisirs malgré le temps qui passe

L'école cyrénaïque, fondée par Aristippe de Cyrène, propose une vision hédoniste du bonheur.

Plaisir, désir et bonheur

Dans le langage courant, le bonheur est souvent assimilé au plaisir. Cette association est une condition simple : chaque fois que l'on ressent du plaisir, on est heureux. Le plaisir (du latin *placere*, apaiser) est un état de satisfaction des besoins (nécessaires à la vie) et des désirs (contingents, relevant du luxe).

Le désir est perçu comme un manque, qui est la cause d'une mise en mouvement. Il s'oppose à la simple volition et a pour but la recherche d'une satisfaction, qui provoque la disparition de ce désir jusqu'à ce qu'un nouveau manque apparaisse.

Pour Aristippe de Cyrène, le bonheur, c'est le plaisir, et le plaisir rend heureux. Le bonheur est donc un état où tous les désirs sont satisfaits.

La première hypothèse est donc que, pour les Cyrénaïques, **le bonheur est un plaisir durable**.

Le bonheur chez Aristippe de Cyrène

Le bonheur, c'est le plaisir. Il suppose la satisfaction des besoins (manger, dormir) ou des désirs (luxe, reconnaissance) et s'oppose à la douleur et au malheur, qui sont des états de non-satisfaction.

Cependant, cette conception pose plusieurs problèmes :

1. Les besoins et désirs reviennent sans cesse. Faut-il y voir un éternel retour ?
2. Quid des désirs impossibles à satisfaire ?
3. La lassitude peut s'installer, diminuant le plaisir ressenti lors de la satisfaction.

Qu'est-ce qui dure dans l'existence ?

Pour Aristippe de Cyrène, rien ne dure. Cette vision rejoint celle d'Héraclite et son concept de [mobilisme](#).

☞ "On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve."

— Héraclite

Tout est un flux continu et perpétuel. Chercher à être heureux en maximisant les plaisirs est donc une tentative de lutte contre le temps qui passe.

Être présent au présent

La temporalité est souvent la cause du malheur. Le passé amène remords et regrets ; le présent est insaisissable ; le futur génère angoisse et anxiété. La solution serait de se concentrer sur le présent.

L'éthique d'Aristippe de Cyrène

Pour Aristippe, une vie bonne est une vie heureuse. Son éthique est donc une éthique [eudémoniste](#). La règle à suivre est simple : maximiser ses plaisirs. Il faut privilégier les plaisirs corporels (goût, odorat, vue) mais aussi les plaisirs mentaux (se souvenir d'un plaisir, en anticiper un autre). Il s'agit de maximiser les plaisirs en termes quantitatifs et qualitatifs.

c) Notre existence temporelle est la source première de notre malheur

☞ "Contemple le troupeau qui passe devant toi en broutant. Il ne sait pas ce qu'était hier ni ce qu'est aujourd'hui : il court de-ci de-là, mange, se repose et se remet à courir, et ainsi du matin au soir, jour pour jour, quel que soit son plaisir ou son déplaisir. Attaché au piquet du moment il n'en témoigne ni mélancolie ni ennui. L'homme s'attriste de voir pareille chose, parce qu'il se rengorge devant la bête et qu'il est pourtant jaloux du bonheur de celle-ci. Car c'est là ce qu'il veut : n'éprouver, comme la bête, ni dégoût ni souffrance, et pourtant il le veut autrement, parce qu'il ne peut pas vouloir comme la bête. Il

arriva peut-être un jour à l'homme de demander à la bête : « Pourquoi ne me parles tu pas de ton bonheur et pourquoi ne fais-tu que me regarder ? » Et la bête voulut répondre et dire : « Cela vient de ce que j'oublie chaque fois ce que j'ai l'intention de répondre. » Or, tandis qu'elle préparait cette réponse, elle l'avait déjà oubliée et elle se tut, en sorte que l'homme s'en étonna."

Nietzsche, *Seconde considération inactuelle*, 1874

L'animal, à la différence de l'homme, vit dans un présent perpétuel, sans conscience du temps. **Son existence est cyclique**, alors que **celle de l'homme est linéaire**. Il est "attaché au piquet du moment" et ne connaît ni la mélancolie (tristesse liée au passé) ni l'ennui (lassitude née de la conscience de la répétition).

Nietzsche expose un paradoxe : l'homme se sent supérieur à l'animal grâce à sa conscience temporelle, mais il est en même temps jaloux de l'insouciance et du bonheur de l'animal. Cela pose un dilemme : faut-il renoncer à sa conscience pour être heureux ? L'homme voudrait le bonheur de la bête tout en gardant sa conscience, ce qui est impossible car "il ne peut pas vouloir comme la bête".

Le dialogue fictif final révèle que pour être heureux, il faut la conscience temporelle. La bête oublie qu'elle est heureuse. Inversement, la conscience est la condition de la reconnaissance du bonheur. Il y a donc une différence fondamentale entre l'homme, qui a une existence historique (conscience de son passé), et l'animal, qui n'a qu'une existence temporelle.



Transition : Nous avons donc vu que le bonheur, s'il dérive du plaisir, est mis en péril par le temps qui passe. À la différence des animaux, nous avons une conscience historique qui, si elle peut être source de malheur, semble aussi être la condition même de la reconnaissance de notre bonheur. Cependant, cette vision fait du temps un ennemi. Par conséquent, nous verrons qu'être heureux est possible même si rien ne dure, à condition que le bonheur ne dépende plus du temps mais de nous-mêmes.

II) Le bonheur est possible à la condition que nous fassions du bonheur quelque chose qui dépend de nous et non pas du temps qui passe. Il faut travailler sur soi et sur ses désirs pour ne pas être malheureux.

a) Le bonheur dépend de ma capacité à distinguer ce qui dépend de moi de ce qui ne dépend pas de moi

 Manuel, Épictète

Épictète, figure majeure du stoïcisme, propose dans son *Manuel* un ensemble de règles pour bien vivre, une éthique. Pour les stoïciens, une vie bonne est une vie heureuse (eudémonisme), mais elle ne se résume pas à la recherche du plaisir (hédonisme).

La règle fondamentale est de **distinguer ce qui dépend de nous de ce qui n'en dépend pas**.

- **Ce qui dépend de nous** : la pensée, l'impulsion (nos réactions), le désir, l'aversion. En bref, notre liberté intérieure.
- **Ce qui ne dépend pas de nous** : le corps (notre naissance, notre génétique), l'argent, la réputation (le jugement des autres), les charges publiques.

Le malheur naît de la confusion entre ces deux catégories. Le bonheur, à l'inverse, vient de la claire distinction et de l'acceptation de cette distinction. La règle est donc de **ne désirer que ce qui dépend de nous**. De là découlent deux conséquences :

1. Pour être heureux, il faut **savoir distinguer** (connaissance).
2. Pour être heureux, il faut **bien désirer**, c'est-à-dire vouloir correctement (volonté).

Ce ne sont pas les choses elles-mêmes qui nous troublent, mais la perception que nous en avons. Notre imagination peut embellir ou noircir la réalité, mais la réalité elle-même, si elle ne dépend pas de nous, ne devrait pas nous affecter. Le

temps qui passe, par exemple, ne dépend pas de nous ; vouloir l'arrêter est donc une source certaine de malheur. Il faut plutôt se concentrer sur l'usage que nous faisons de nos représentations.

b) Il ne faut pas chercher à satisfaire tous mes désirs mais chercher à désirer des choses satisfaisables

 *Discours de la méthode*, Partie III, Descartes (1637)

Descartes, père du rationalisme, propose dans son *Discours* une "morale par provision", c'est-à-dire une éthique provisoire en attendant d'atteindre la vérité. L'une de ses maximes est de "**changer ses désirs plutôt que l'ordre du monde**".

Pour Descartes, le bonheur dépend de notre capacité à adapter nos désirs à la réalité, plutôt que de vouloir transformer une réalité qui nous résiste. Par exemple, face à un désir impossible à satisfaire, la source du malheur n'est pas le monde, mais le désir lui-même.

L'argument de Descartes est le suivant :

1. Le désir insatisfait nous rend malheureux.
2. Je peux changer mes désirs.
3. Changer le monde est plus difficile que changer mes désirs.
4. **Conclusion** : Pour être heureux, je dois changer mes désirs.

Le bonheur dépend donc de nous, car il dépend de nos désirs, que nous pouvons maîtriser. Le "sage" est le modèle de celui qui parvient à cette maîtrise parfaite de ses désirs.

c) Il ne faut pas chercher à satisfaire tous nos désirs mais chercher les désirs naturels et nécessaires

 *Lettre à Ménécée*, Épicure

Épicure propose un hédonisme modéré et réfléchi. Il classe les désirs pour nous guider vers le bonheur :

- **Désirs naturels et nécessaires** : Manger, boire, dormir. Leur satisfaction est essentielle à la vie et à la tranquillité du corps (*aponie*) et de l'âme (*ataraxie*).
- **Désirs naturels mais non nécessaires** : Manger des mets raffinés, avoir une vie sexuelle variée. Ils sont naturels mais on peut s'en passer sans souffrir.
- **Désirs ni naturels ni nécessaires** : L'amour de la gloire, de la richesse. Ils sont vains et source de troubles infinis.

Le bonheur pour Épicure est *l'ataraxie* (absence de troubles de l'âme) et *l'aponie* (absence de douleurs du corps). C'est un état de quiétude, un plaisir stable et non un plaisir en mouvement. Pour y parvenir, il faut suivre le "tétraparmakos" (quadruple remède) :

1. Ne pas craindre les dieux (ils ne s'occupent pas de nous).
2. Ne pas craindre la mort ("la mort n'est rien pour nous", car quand nous sommes, elle n'est pas, et quand elle est, nous ne sommes plus).
3. Savoir que le plaisir est facile à atteindre (en se contentant des désirs naturels et nécessaires).
4. Savoir que la douleur est facile à supporter (elle est soit brève, soit supportable).

Le bonheur est donc une absence de douleur et de trouble, un état que l'on atteint par la modération et la sagesse.



Transition : Nous avons exploré des voies où le bonheur devient possible en le faisant dépendre de nous, de notre capacité à maîtriser nos désirs et nos peurs. Ces philosophies supposent un travail sur soi, une forme de sagesse pour atteindre un état de quiétude. Cependant, cette vision du bonheur comme un état stable et final peut sembler trop idéaliste. Le bonheur ne serait-il pas plutôt une activité, une dynamique constante, qui se trouve non pas dans la satisfaction finale mais dans l'acte même de désirer et d'agir ?

III) Le bonheur est une activité qui part de soi et qui doit se rejouer à chaque instant pour lutter contre le temps qui passe.

a) Le bonheur se trouve non pas dans la satisfaction des désirs mais dans l'action même de désirer

☞ "Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! Il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère, et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme, avide et borné, fait pour tout vouloir et peu obtenir, a reçu du ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il désire, qui le soumet à son imagination, qui le lui rend présent et sensible, qui le lui livre en quelque sorte, et pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparaît devant l'objet même ; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur ; on ne se figure point ce qu'on voit ; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possède. L'illusion cesse où commence la jouissance. Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité et tel est le néant des choses humaines, qu'hors l'Être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas."

Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, 1761

Rousseau inverse la perspective commune. Le malheur n'est pas de désirer, mais de **ne plus rien désirer**. Il affirme que "l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux", c'est-à-dire dans l'attente, dans l'espérance, et non dans la possession.

La "force consolante" qui nous rend heureux est **l'imagination**. Elle embellit l'objet désiré et nous permet de le posséder "en imaginaire", une possession souvent plus douce que la réalité. Une fois l'objet réel obtenu, l'illusion cesse, le prestige disparaît, et la déception s'installe.

Pour Rousseau, le bonheur n'est donc pas un état de satisfaction, mais une **activité de l'imagination**, une dynamique du désir. Le "pays des chimères" est le seul où il fait bon vivre. Le bonheur réside dans l'action de désirer.

b) Le bonheur proprement humain est une activité qui est l'accomplissement de notre nature rationnelle

 **Éthique à Nicomaque, Aristote**

Pour Aristote, le bonheur est le **Souverain Bien**, la fin ultime de toutes nos actions. Mais comment définir ce Bien ? Aristote propose l'argument de la **fonction propre** (*ergon*) de l'homme.

1. L'essence d'une chose est sa fonction (ce pour quoi elle est faite).
2. La fonction propre de l'homme, ce qui le distingue des autres êtres, est l'usage du **Logos** (la raison, le langage rationnel).
3. Une chose est "bonne" ou "excellente" quand elle accomplit parfaitement sa fonction.
4. La condition qui permet cet accomplissement est la **vertu** (*arété*).

Donc, le bonheur pour l'homme consiste à **vivre selon la raison**, à exercer son Logos de manière excellente. Le bonheur n'est pas un état passif, mais une **activité de l'âme conforme à la vertu**. L'homme est "un animal politique" (doté de Logos), et c'est dans la vie de la Cité, en participant au dialogue rationnel, qu'il accomplit pleinement son humanité et peut atteindre le bonheur.

c) Le bonheur est un idéal de l'imagination et la moralité est la condition pour en être digne

 **Fondements de la métaphysique des mœurs, Kant**

Kant critique la possibilité de fonder une morale sur le bonheur. Pour lui, le concept de bonheur est radicalement **indéterminé**.

☞ "Par malheur, le concept de bonheur est un concept si indéterminé que, malgré le désir qu'a tout homme d'arriver à être heureux, personne ne peut jamais dire en termes précis et cohérents ce que véritablement il désire et il veut."

— Kant

Personne ne peut définir avec certitude l'ensemble des conditions qui le rendraient heureux, car ce sont des éléments empiriques (liés à l'expérience) et subjectifs. Le bonheur n'est donc pas un concept de la raison, mais un **"idéal de l'imagination"**, une chimère.

Puisqu'on ne peut pas savoir ce qu'est le bonheur, il ne peut pas être le but de nos actions. Le but doit être quelque chose que la raison peut connaître avec certitude : la **moralité**. La loi morale, universelle et nécessaire, se présente à nous sous la forme de l'**impératif catégorique** :

☞ "Agis de telle sorte que la maxime de ton action puisse être érigée par ta volonté en une loi universelle."

L'action morale n'est pas faite en vue du bonheur, mais par **devoir**. Cependant, Kant admet que la moralité nous rend **dignes d'être heureux**. Si le bonheur n'est pas le but, il peut être l'espérance de celui qui a agi moralement. Le Souverain Bien serait alors l'union de la moralité et du bonheur.

Pour être heureux, ou du moins pour espérer l'être, la condition première est donc d'**agir moralement**.



Conclusion

Nous avons donc vu que la nature éphémère de toute chose, gouvernée par le temps, pose un défi fondamental à la quête du bonheur, surtout si celui-ci est conçu comme un état de plaisir durable. La conscience humaine du temps, qui

nous distingue de l'animal, peut être source de souffrance, mais elle est aussi la condition de la reconnaissance du bonheur.

Face à cet obstacle, plusieurs philosophies proposent de ramener le bonheur à ce qui dépend de nous : la maîtrise de nos désirs et de nos peurs, comme chez les Stoïciens ou Épicure. Le bonheur devient alors un état de quiétude intérieure, un travail sur soi. Cependant, cette vision statique a été remise en question par une conception plus dynamique du bonheur comme activité : activité de l'imagination chez Rousseau, ou activité vertueuse de la raison chez Aristote.

À la question de savoir "Comment être heureux si rien ne dure ?", nous pouvons donc répondre que le bonheur n'est peut-être pas un état stable à atteindre une fois pour toutes, mais une **activité continue**. Il ne s'agit pas de figer le temps ou d'ignorer sa fuite, mais d'engager, à chaque instant, une action qui donne un sens à notre existence temporelle. Pour Kant, cette action est avant tout morale. En agissant moralement, non pas pour être heureux mais par devoir, nous nous rendons dignes du bonheur, transformant l'espérance en la plus haute des activités humaines.